

Abdelatif Kechiche reprend la parole

Après trois ans de silence, le réalisateur était au festival Cinemed de Montpellier, où il a été chahuté

Dans l'histoire du cinéma, il faut voir le nombre de longs métrages qui ont été démolis avant d'être réhabilités, dit en soupirant Abdelatif Kechiche, alors qu'on le retrouve après trois ans passés sous les radars. Depuis la projection, en 2019, au Festival de Cannes, de *Mektoub My Love. Intermezzo*, le réalisateur (une pluie de Césars, une Palme d'or) avait disparu. On réalise un film et puis il a son destin... Et je crois encore au destin de cette œuvre qui m'échappe. Plus elle m'échappe, et plus j'ai d'amour pour elle.

Gros plans, amours au bout de la nuit, scènes interminables dans une discothèque, et un cunilingus d'anthologie dont une journaliste facétieuse avait pris soin de chronométrer la longueur : treize minutes. Deux représentations au Festival de Cannes en 2019, et puis plus rien. L'actrice principale, Ophélie Bau, se sentant trahie, avait à l'époque quitté la salle pendant la séance, entérinant une crise qui allait inscrire *Intermezzo* au panthéon des films maudits : mise en liquidation de la société de production du réalisateur, droits musicaux faramineux hypothéquant encore aujourd'hui toute velléité de sortie commerciale...

Trois ans après, c'est au festival Cinemed, à Montpellier, non loin de Sète où le film a été tourné, qu'Abdelatif Kechiche est annoncé pour une master class, ce vendredi 28 octobre. Il rencontre quelques journalistes la veille, en petit comité. Un filet de voix, presque un murmure. Crâne rasé, joues creuses, corps décharné. Il émane de cet homme qu'on avait connu acéré, une fragilité et une douleur qui surprennent : « *Intermezzo*, je pense qu'il n'a pas été vu. Trop perturbé avant sa projection et pas terminé d'un point de vue technique, je n'aurais jamais dû le montrer. » Il voudrait expliquer : « *J'aspirais à créer une sorte d'hypnose collective dans le plaisir de regarder, les corps, la musique, les visages, le mouvement, la lumière de la plage. Moi, en tout cas, ces images-là me mettent dans un état très étrange. J'espérais communiquer ça aux spectateurs.* »

On le sent inquiet. Pas sûr, à 61 ans, de vouloir reprendre la parole. Fatigué, semble-t-il, des polémiques et des bras de fer qui jalonnent sa carrière. Après *La Faute à Voltaire* (2000), *L'Esquive* (2004) et *La Graine et le Mulet* (2007), qui propulsent le gamin des quartiers populaires de Nice au rang de cinéaste vedette, *Vénus noire* (2010) marque un premier accroc – procès avec le producteur et distributeur MK2, et réputation de cinéaste pas commode. Trois ans plus tard, la consécration que lui apporte *La Vie d'Adèle*, avec la Palme d'or, se voit ravir la vedette par le scandale des conditions de travail que dénoncent ses techniciens et celui sur sa façon de pousser ses actrices (Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos) dans leurs retranchements.

C'est là qu'arrive ce qui doit être son grand œuvre : *Mektoub My Love*. Une trilogie sur la jeunesse et l'amour. Las, si le premier volet

« J'aspirais à créer une sorte d'hypnose collective dans le plaisir de regarder, les corps, la musique, les visages... »

ABDELATIF KECHICHE
réalisateur



Abdelatif Kechiche, lors de sa masterclass au festival Cinemed, le 28 octobre, à Montpellier. PASCAL GUYOT/AFP

(*Canto uno*) est un succès critique, le deuxième (*Intermezzo*) est sa bérézina. Depuis, on sait par la bande que le réalisateur n'a pas renoncé. Il aurait déjà remonté une version d'*Intermezzo* de deux heures dix (au lieu de trois heures trente), réduisant le fameux cunilingus à la portion congrue. Il hoche la tête négativement : il ne réécrit pas, il écrit, explique-t-il, piochant pour cela dans les centaines d'heures de rushes de cette saga tournée, mais pas entièrement montée. « Remonter, c'est repartir de zéro. Je n'ai rien inventé. Bresson, quand il n'était pas satisfait, il jetait tout et recommençait. Abel Gance a mis vingt ans à réaliser son Napoléon; Coppola, je crois qu'il monte toujours *Apocalypse Now*. Le temps, c'est un luxe que j'apprécie. »

« Nouvel ordre moral »

Et de touiller consciencieusement le marc de son café au fond d'un gobelet en carton : « Il y a quelque chose de l'ordre de l'inconscient pendant un tournage, une énergie, une émotion ; quand on se retrouve ensuite devant les images, on est plus dans la réflexion, dans un dialogue avec soi. Disons que *Intermezzo*, tel que je l'avais conçu, j'ai préféré le mettre de côté. *Canto due*, sur lequel je travaille, ne le remplace pas, c'est un deuxième volet. Il y en aura un troisième. » Derrière ses lunettes aux verres fumés – bien qu'on soit dans la pénombre – brille, vacillante, une lueur de désir.

Le lendemain, à l'heure de la master class, une cinquantaine de militantes féministes, se sont donné rendez-vous devant le hideux paquebot de béton, le Corum, où se tient Cinemed. « Kechiche à l'affiche, riposte féministe ! », crient les plus jeunes. « *Police, justice, classement sans suite, vous êtes complices* », affichent les plus anciennes.

C'est qu'en 2018 une jeune femme a accusé le réalisateur d'agression sexuelle. Si la plainte a été classée sans suite en 2020, dans ces affaires, les féministes ne croient pas qu'il y ait de fumée sans feu. Et la dénonciation, autrefois, des méthodes du réalisateur par Léa Seydoux a laissé des marques. L'homme est dans l'opinion publique un pur fleuron du « male gaze », ce point de vue

masculin qui écrase les femmes. « Lorsque j'ai montré *Intermezzo* à Cannes, je n'étais pas conscient de ce nouvel ordre moral dominant qui s'immisce dans l'œuvre d'art, convient-il. Je ne comprends pas très bien la démarche. Il y a beaucoup de femmes opprimées dans le monde, dont on ne parle pas, et on s'intéresse à un artiste pour savoir s'il a un regard lubrique ou bienveillant ou amical ? Son regard, aussi lubrique soit-il, c'est son droit d'expression. »

Une partie des manifestantes

est entrée dans la salle où a lieu la rencontre. A la première intervention du réalisateur, elles crient : « On se lève et on se casse ! » Certaines restent, la situation s'éternise. Affrontement verbal et houleux dans la salle... On s'attend à voir Kechiche lever le camp. Or, étonnamment, c'est le contraire qui se produit. On l'accuse ? Il répond. D'une voix calme mais décidée. Le travail sur le plateau ? « De quoi parlez-vous ? Ce n'est pas les souffrances qu'on rencontre sur les chantiers. » Sa manipulation ou sa

perversité supposée vis-à-vis des comédiennes ? « Demander à un acteur ou à une actrice de perdre sa personnalité – qui est une protection qu'on s'est construite depuis l'enfance, une défense dont on a tous besoin –, de trouver ce moment où tout nous échappe, où on se met à nu, non pas du point de vue du corps, ça, c'est ce qu'il y a de plus facile, mais de l'âme... c'est l'instant magique que j'attends à chaque fois. »

Pas sûr que ce soit audible dans les rangs féministes, même si cela a le mérite d'éclairer son tra-

« Si je ne m'amuse pas et si les acteurs ne s'amuse pas, je ne vois pas l'intérêt d'être ensemble »

ABDELATIF KECHICHE

vail. On repense à ce qu'il nous confiait la veille, agacé que les gens ne cessent de répéter, à propos d'*Intermezzo*, que les scènes de sexe sont non simulées (ce qu'il récuse totalement) : « *Un plateau, c'est un asile de fous. Vouloir faire croire que ce qu'on montre est réel a quelque chose de délirant, et est en même temps de l'ordre du jeu et du plaisir. Quand je tombe sur des rushes où je me vois, je me dis : "On l'enfermerait que ça ne ferait pas de mal." Mais imaginer que je fais souffrir les autres pour obtenir quelque chose est absurde ; si je ne m'amuse pas et si les acteurs ne s'amuse pas, je ne vois pas l'intérêt d'être ensemble. »*

L'homme est un batailleur. La fougue révolutionnaire des jeunes militantes a eu paradoxalement le don de réveiller son esprit rebelle. Le visage gris a repris des couleurs. La veille encore, désarmé et las, prêt à tout abandonner (« *Je me sens le devoir de terminer les deux autres volets, mais, à part ça, c'est vrai qu'après deux films, deux scandales, j'ai davantage envie d'accompagner d'un point de vue amical des réalisateurs que de me remettre dans tout ça...* »), le réalisateur explique désormais au public qu'il hésite sur le prochain scénario, et qu'il a hâte d'en finir avec la troisième partie de *Mektoub*. « *Parce que c'est là que je me dévoile. L'aveu le plus total de moi-même.* » Quel meilleur teasing pour une résurrection ? ■

LAURENT CARPENTIER

NE MANQUEZ PAS AU LIDO2PARIS
LA CÉLÈBRE COMÉDIE MUSICALE À L'ORIGINE
DU FILM CABARET AVEC LIZA MINNELLI

Le Cabaret

1^{er} décembre 2022
3 février 2023



lido2paris.com

NOUVELLE PRODUCTION
MISE EN SCÈNE ET
CO-SCÉNOGRAPHIÉE PAR
Robert Carsen

LE FIGARO

fnac

RTL

le Bonbon